

La rivière

Nouvelles confirmées

Publié par : Donaldo75

Publié le : 11-11-2014 10:50:00

Avant toute chose, je tiens à remercier Loriane et son équipe pour l'honneur qui m'a été fait de devenir plume d'or sur ce site si cher à mon cœur.

Pour ma première 'nouvelle confirmée', en ce onze novembre dédié à la mémoire des braves morts pour la France dans un conflit inhumain, j'ai décidé de poster ce texte.

Merci encore pour cette jolie Plume d'Or.

Donald

C'était un temps déraisonnable

On avait mis les morts à table

On faisait des châteaux de sable

On prenait les loups pour des chiens

Louis Aragon

La rivière

Des femmes et des enfants venaient de la route principale et ils se dirigeaient vers la rivière. Les yeux éteints, les bras le long du corps et sans parler, ils marchaient lentement et d'un pas assuré. Le lieutenant Brody me montra le début du cortège, loin à l'horizon. Des milliers, peut-être bientôt des millions de personnes suivaient un même chemin et ils semblaient obéir à une voix intérieure ou à un schéma divin.

« Il faut les empêcher de se jeter dans l'eau ! » avait ordonné le général Watson aux troupes envoyées le long de la Medlock. J'avais été dépêché, avec des centaines de jeunes recrues, pour établir un barrage sanitaire le long du cours d'eau. Rapidement, les services de renseignement militaire et les officiers du génie avaient compris qu'il était inutile de couvrir les seize kilomètres de la Medlock car les candidats à la noyade plongeaient dans une seule zone géographique, près de Phillips Park, et nulle part ailleurs.

« Pourquoi font-ils ça ? » m'avait demandé le soldat Pugh. Je n'en savais rien. Nous n'avions que peu de certitudes, le fruit de nos déductions suite à des heures d'observation.

D'abord, le phénomène semblait uniquement toucher les femmes et les enfants. Ensuite, ils n'étaient pas agressifs et quand les soldats dressaient des barrières le long de la rivière, ils ne tentaient pas de les abattre et ils ne se battaient pas avec les brigades postées devant eux. Enfin, ils ne se parlaient pas même s'ils réagissaient collectivement et se déplaçaient comme un essaim.

Ils arrivaient de toute la région du Grand Manchester et des rapports de plus en plus nombreux faisaient état de nouveaux cas dans les comtés du Sud. Le Ministère de l'Intérieur avait préconisé

une extraction aléatoire, dans le but d'examiner des sujets issus de groupes variés. J'avais personnellement participé à une telle opération et elle m'avait déchiré le cœur ainsi qu'à mes camarades de section. Les individus extraits ne combattaient pas et ils n'émettaient aucun son. Seuls leurs yeux changeaient. Ils passaient d'un gris cendré à un kaléidoscope de couleurs et nous avions tous eu l'impression d'une multitude d'émotions, de la tristesse à la peur en passant par l'appel à l'aide. Ces gens étaient désespérés dès qu'on essayait de les soustraire à leur destin funeste.

Quant aux autres, ceux que nos soldats bloquaient le long de la Medlock, ils affichaient un regard inoubliable.

« On dirait des malades en phase terminale, attendant la piqûre libératrice ! » avait lancé le sergent Pickford quand je l'avais relevé de son quart. Il avait raison dans un sens : ils n'étaient pas encore morts mais ils ne réagissaient déjà plus comme des vivants et surtout ils restaient debout devant nous jusqu'à ce qu'une voie se dessine vers la rivière.

Le plus difficile pour nous se produisait quand nous reconnaissions quelqu'un parmi ces malheureux. J'avais vu un jeune sous-officier, un gars brillant du nom de Pierson, craquer littéralement à la vue de deux jumelles blondes, âgées d'environ une douzaine d'années, main dans la main et habillées pour aller à l'école. Il avait essayé de les raisonner, de leur parler, de les toucher même, bien que ce fût formellement interdit par le protocole de sécurité, mais aucune n'avait réagi. Nous avons été forcés d'évacuer Pierson et j'avais entendu parler d'un probable internement dans un hôpital psychiatrique, au-delà de la quarantaine prévue dans son cas.

Il était l'heure de quitter les lieux. Mon quart se terminait et je pouvais rejoindre les quartiers de campagne établis à la hâte pour gérer cette crise sans précédent.

- Ils veulent se laver de leurs péchés, affirma un soldat, un bigot convaincu dénommé Cornwall.
- Quels péchés ? Il n'y a que des femmes et des enfants, répliquai-je. Les hommes sont-ils exempts de la rédemption ? Ou penses-tu qu'ils n'aient rien à se reprocher ?
- Ils jettent leurs souffrances dans la rivière, répliqua un autre soldat. Le tour des hommes viendra. D'abord les femmes et les enfants parce que ce sont les plus faibles.
- Pour cela, il faudrait s'assurer qu'ils souffrent, objecta le médecin O'Keefe.
- Croyez-moi, c'est le cas, dis-je. Il suffit de regarder leurs yeux quand on leur barre la route.

Ce genre de discussion m'énervait. Je n'avais rien contre les débats et la controverse mais la situation actuelle me bouleversait réellement. Je n'avais pas signé au sein des forces armées pour laisser souffrir des innocents, des inconnus, des civils. Je croyais, en m'engageant, protéger la civilisation européenne de l'Axe du Mal, des communistes, des islamistes, des terroristes ou des barbares venus de contrées lointaines. J'avais accepté de me battre, au sens physique du terme, contre un ennemi réel, à qui je pouvais donner un nom et un visage. Mon sacrifice éventuel faisait partie du pacte avec la Nation. Tout était simple même si l'adversaire avançait souvent masqué. Je n'aurais jamais imaginé des femmes et des enfants sur une route, marchant comme une seule et même personne, dans un pays aussi riche que la Grande-Bretagne, un havre de paix et de tolérance, et vouloir se noyer dans une rivière. Et encore moins me voir entre ces malheureux et leur destinée, armé de mon fusil d'assaut, dressant des barrières pour contenir leur flux.

J'étais absorbé dans de noires pensées quand l'officier de service sonna le rappel. Je devais à mon tour relever une autre section, un peu plus à l'Ouest. « Les gradés disent qu'il y en a pour des semaines et que le phénomène s'étend à l'Écosse et au Pays de Galles. » m'informa Simpson, un autre sergent en charge comme moi d'une unité mobile. Quand je lui demandai plus de précisions, il me dit seulement que tous convergeaient vers la rivière Medlock et que c'était uniquement des femmes et des enfants. « Ils ont les yeux gris de cendre et ils ne réagissent à rien. » me confia-t-il. La rivière, toujours elle. Et si c'étaient nous, les hommes, qui devons nous laver de nos péchés ?